

Mercredi, 3 mai 2017, 17 heures

Commémoration du 72^{ème} anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration

Salutation:

Dr. Detlef Garbe

Directeur du Mémorial du camp de concentration de Neuengamme

Salutation:

Dr. Carsten Brosda

Sénateur de la culture de la Ville libre et hanséatique de Hambourg

Allocution:

Ivan Moscovich

Survivant du camp de concentration de Neuengamme

Compte-rendu du Forum „L'avenir de la mémoire“:

Yvonne Cossu-Alba

Fille de déporté du camp de concentration de Neuengamme

Contribution du projet de jeunes

« **Élevez la voix, sauvegarder les voix** »

Musique

Neuer Chor Hamburg

Salutation: Dr. Detlef Garbe

Cher monsieur le sénateur,
cher monsieur Gausso,
Président de l'Amicale Internationale,
cher monsieur Moscovich,
chère madame Cossu-Alba,
mesdames et messieurs,

A l'emplacement du cachot du camp, nous avons déposé des gerbes et des fleurs pour honorer ensemble la mémoire des plus de 42 000 morts du camp de concentration de Neuengamme et de ses kommandos. A cet endroit, plusieurs centaines de détenus furent pendus, et en 1942, 448 prisonniers de guerre soviétiques furent gazés avec le gaz Zyklon B dans deux actions meurtrières. Je vous remercie pour le respect que vous témoignez aux victimes.

Je vous souhaite la bienvenue au nom du Mémorial du camp de Neuengamme (KZ-Gedenkstätte Neuengamme) et de l'Amicale Internationale KZ Neuengamme à la cérémonie de la Ville libre et hanséatique de Hambourg en commémoration de la fin de guerre et de la libération des camps de concentration.

Lors de cette cérémonie, nous pensons également aux survivants qui durant toute leur vie ne purent pas se « libérer » de ce qu'ils avaient vécu dans les camps. Nous sommes infiniment reconnaissants qu'aujourd'hui encore, 72 ans après la fin du règne de la terreur SS, neuf anciens déportés du camp de Neuengamme et de ses kommandos puissent se joindre à nous pour cette cérémonie, surtout parce que nous savons à quel point à votre âge un tel voyage peut être épuisant.

Je salue de tout cœur Livia Fränkel de Suède, Joanna Fryczkowska de Pologne, Jewgenij Malychin d'Ukraine, Natalija Radchenko de Biélarussie ainsi que Chana Weingarten et Chaim Liss d'Israël. Le voyage fut un peu moins loin pour Aron Gross et Natan Grossmann de Munich, ainsi que pour Ivan Moscovich qui est venu avec son épouse Anitta des Pays-Bas et qui nous adressera la parole tout à l'heure.

Nous avons avec nous aujourd'hui également de nombreux proches de déportés. Je voudrais nommer Jacques Sarête de France qui témoigna ce matin à Neustadt en tant que fils d'un des 7 000 déportés qui moururent il y a 72 ans sur les bateaux dans la baie de Lübeck début mai 1945.

Beaucoup de proches sont venus avec les amicales de Belgique, de France et des Pays-Bas. Je remercie le président de l'Amicale Internationale, Jean-Michel Gausso, ainsi que les vice-présidents Dr. Martine Letterie des Pays-Bas et Mark Van den Driessche de Belgique pour l'excellente coopération durant la préparation des cérémonies.

En tant que représentant de la Ville libre et hanséatique de Hambourg, je voudrais saluer le président du service de la culture et des médias, le Sénateur Dr. Carsten Brosda. Le Mémorial de Neuengamme fait

partie de vos compétences et nous apprécions beaucoup qu'immédiatement après votre nomination il y a trois mois, vous ayez accepté sans hésiter à adresser aujourd'hui la parole à nos invités venus de nombreux pays.

Nous nous réjouissons aussi de la présence de représentants du corps consulaire, des églises chrétiennes, de la communauté juive et d'autres communautés religieuses. Je tiens à remercier les membres de la chorale « Neuer Chor » qui apporte une nouvelle fois un soutien musical à notre cérémonie, ainsi que les jeunes participants qui nous présenteront aujourd'hui leur projet intitulé « Élevez la voix, sauvegarder les voix ».

Je souhaite remercier plusieurs institutions pour leur soutien financier lors des nombreuses manifestations mentionnées dans le programme et l'invitation des anciens déportés du camp de Neuengamme : la Déléguée fédérale à la Culture et aux Médias, la Ville libre et hanséatique de Hambourg, le district de Bergedorf, la fondation Bürgerstiftung Schleswig-Holsteinische Gedenkstätten, la fondation Helene Müller-Daudert Stiftung, la fondation « Erinnerung, Verantwortung und Zukunft » ainsi que comme partenaire de certaines manifestations la fondation Friedrich Ebert-Stiftung et le Golem. L'association « Arbeitskreis für kirchliche Gedenkstättenarbeit » et le cercle d'amis du Mémorial « Freundeskreis KZ-Gedenkstätte Neuengamme » nous apportent un important soutien financier et bénévole pour l'accompagnement de nos invités.

Je remercie Oliver von Wrochem et son équipe pour la préparation des diverses manifestations, du forum « L'avenir de la mémoire », du dialogue entre descendants de victimes nazies et bourreaux nazis et l'organisation des nombreux témoignages. Je tiens à remercier également chaleureusement tous les autres participants, traducteurs et les nombreux bénévoles.

Je passe la parole à M. le sénateur Brosda.

Salutation: Dr Brosda

Monsieur Gausso,
Monsieur Moscovich,
Chers survivants du camp de concentration de Neuengamme,
Monsieur Garbe,
Mesdames et messieurs,

Je vous salue cordialement au nom du Sénat de la Ville libre et hanséatique de Hambourg. Votre présence à cette cérémonie commémorative de la ville au Mémorial de Neuengamme représente pour moi un honneur et une joie. Avec l'Amicale Internationale KZ Neuengamme, nous célébrons aujourd'hui le 72ème anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration. Et il est juste et important de célébrer cette date ici en ces lieux, qui comme nuls autres à Hambourg expriment le racisme et l'exclusion, les conséquences de l'idéologie national-socialiste.

Je suis très reconnaissant que cette année encore, des survivants du camp de Neuengamme et leurs familles aient effectué le voyage souvent très pénible jusqu'ici. Ils sont venus d'Allemagne, de Belgique, de Biélorussie, du Danemark, de France, d'Israël, des Pays-Bas, de Pologne, de la République Tchèque, de Russie, de Suède et d'Ukraine.

Vous, les survivants, vous élevez votre voix dans la lutte contre l'oubli, vous vous confrontez à vos souvenirs et vous répondez aux questions des jeunes. Spécialement pour ces jeunes générations, de telles rencontres sont des moments impressionnants qui leur permettent d'entrevoir les conséquences de la terreur nazie. Ils sont ici pour parler du passé – mais aussi de l'avenir de la mémoire.

« L'avenir de la mémoire ». C'est ainsi que se nomme le forum, qui a eu lieu ces derniers jours ici au Mémorial de Neuengamme. Dans le contexte des évolutions actuelles et des crises politiques, des questions diverses y ont été discutées : Dans quelle mesure l'étude de l'histoire de la violence au 20ème siècle peut-elle contribuer au renforcement des droits de l'homme ainsi qu'aux perspectives globales de la coopération afin d'œuvrer contre le retour de populismes et de nationalismes ? Comment la mémoire peut-elle agir pour l'avenir ? Je m'intéresse aux réflexions que vous avez eues ces derniers jours et qui nous seront présentées tout-à-l'heure.

Si aujourd'hui, avec nos connaissances sur le passé, nous pensons au présent et à l'avenir, cela ne peut se passer sans que nous nous arrêtions un moment et que nous ayons une pensée pour ceux qui pendant de nombreuses années se sont investis pour la mémoire et qui nous ont quittés depuis la rencontre de l'année dernière.

Je voudrais nommer parmi tant d'autres Janusz Kahl. Pendant plus de 20 ans, il fut – en tant que délégué de l'Amicale polonaise – le vice-président de l'Amicale Internationale KZ Neuengamme. Janusz Kahl s'est adressé à nous dans la briqueterie lors de la cérémonie commémorative du 70ème anniversaire de la libération et dans son discours, il nous rappela le combat mené pour l'édification d'un

mémorial digne. N'oublions pas à quel point les survivants ont contribué au développement de la culture de mémoire telle que nous la connaissons aujourd'hui. En effet, pendant des décennies, la Ville libre et hanséatique de Hambourg avait un rapport difficile avec la mémoire du camp de concentration de Neuengamme, il a fallu attendre l'année 2005 pour que le Mémorial de Neuengamme soit aménagé dans sa forme actuelle.

Mesdames et messieurs, aujourd'hui, 72 ans après la fin de la guerre et la libération du camp de concentration de Neuengamme, nous sommes à nouveau confrontés à une situation qui nécessite des voix qui s'élèvent et qui mettent en garde. Si par moments, on entend que la culture de mémoire actuelle a fait son temps, je peux alors vous dire que cela n'est certainement pas le cas.

Au contraire : La mémoire est nécessaire pour que nous restions attentifs et vigilants face au renouveau des tendances du populisme de droite, à l'hostilité envers divers groupes sociaux et aux attaques des valeurs démocratiques. C'est pourquoi pour moi, il est évident que notre devoir aujourd'hui est clair : l'intégration et non l'exclusion. Nous devons nous considérer comme une communauté ayant des perspectives et des passés différents, nous devons nous écouter mutuellement et respecter. Pour cela, nous devons aussi inviter au dialogue et à la participation les personnes marginalisées pour diverses raisons dans notre société.

Les mémoriaux sur les lieux historiques tels que le Mémorial du camp de Neuengamme contribuent à tirer des leçons de l'histoire. Ici, on travaille avec les témoignages de survivants et les biographies de déportés. Les personnes qui ont souffert dans les camps sont au cœur du travail pédagogique et c'est ainsi que les jeunes générations peuvent se faire une image du passé. Pour cela, le Mémorial se sert également de nouvelles formes de communication. La transmission de l'histoire se fait sur les lieux mêmes, mais aussi sur internet et les réseaux sociaux. Le Mémorial s'intéresse aux nouvelles formes de mémoire et aux possibilités de sa transmission. Il engage le dialogue avec les enfants et petits-enfants de déportés au sujet des conséquences de la détention de leurs parents et grands-parents sur leurs propres vies. Ces efforts ouvrent de nouvelles perspectives pour les jeunes générations d'aujourd'hui.

Je pense aussi au lieu de mémoire « denk.mal Hannoverscher Bahnhof » que le Premier Maire inaugurerait dans une semaine dans le quartier de la Hafencity. Dans ce lieu, qui fut le lieu de départ de milliers de juifs, roms et sinti vers les camps d'extermination, un centre de documentation verra le jour dans les années à venir, avec le soutien du Mémorial du camp de Neuengamme. Il se consacrera aux destins des victimes, mais aussi au rôle des bourreaux, spécialement à celui des fonctionnaires des administrations de la ville de Hambourg.

Je suis convaincu de la nécessité du travail de mémoire. Il n'est pas tourné vers le passé, mais orienté vers l'avenir. Le président de l'Amicale Internationale KZ Neuengamme, Jean-Michel Gaussoit, dont le père mourut en avril 1945 dans le camp de Wöbbelin, a tenu ici au Mémorial de Neuengamme un discours remarquable lors de la journée du deuil national en novembre de l'année dernière. Il nous invita à lutter contre les tendances actuelles racistes et extrémistes en tant que « combattants pacifiques de la mémoire ». Je me joins à lui. Ceux qui revendiquent un revirement de 180 degrés dans la culture de mémoire – née au fil de plusieurs décennies dans un processus social douloureux –, ceux-là touchent aux fondements de la conception de notre état ainsi qu'aux bases de l'entente internationale.

C'est pourquoi nous nous engageons plus que jamais à ce que la mémoire conserve une place importante dans notre ville – dans la perspective d'un avenir commun, démocratique et libre.

Merci pour votre attention.

Allocution: Ivan Moscovich

Chers amis,

Je m'appelle Ivan Moscovich. Je suis né il y a 91 ans dans l' Ex-Yougoslavie. Je fais donc partie des survivants toujours moins nombreux des camps de concentration national-socialistes qu'on estime actuellement à moins de 100.000.

Durant la Shoah, j'ai survécu à quatre camps de concentration et à deux camps de travail forcé. Au moment de ma libération au camp de Bergen-Belsen, j'avais 18 ans. Mon histoire paraîtra cette année en allemand. J'ai la conviction que chaque histoire de survivant est différente et devrait être sauvegardée, mais hélas, cela ne sera pas le cas pour des millions d'histoire.

Ma famille et moi, nous vivions à Novi Sad (« Udvidek » en hongrois, « Neusatz » en allemand). Mon père était dessinateur artistique et possédait à Novi Sad un atelier de photographie prospère qui portait mon nom : « Foto Ivan ».

J'avais 15 ans quand se termina ma jeunesse et quand pour ma famille et moi commença la Shoah. La Yougoslavie fut divisée et la ville de Novi Sad occupée par la Hongrie en 1941. À cette époque, la Seconde Guerre mondiale et les meurtres battaient déjà leur plein. Pour nous en Yougoslavie, l'horreur n'allait pas tarder.

Bientôt, les généraux fascistes hongrois, assoiffés de sang, commirent durant trois jours un génocide à Novi Sad, appelé plus tard la « rafle-expédition criminelle de Novi Sad ». Durant ce massacre, qui ébranla le monde de l'époque, plus de 6000 innocents serbes et juifs furent arbitrairement tués, dont mon cher père. Après qu'il ait été emmené, mes grands-parents, ma mère et moi furent également arrêtés et dirigés vers la longue rangée des personnes tremblantes qui avaient été emmenées sur la rive du Danube afin d'y être assassinées. Au dernier moment, nous fûmes épargnés lorsqu'un ordre parvint de Budapest qui mit fin à la tuerie. Jusqu'alors, mon père et plus de 6000 personnes innocentes avaient été massacrés, parmi eux aussi des camarades de classe. Les civils, adultes et enfants, furent emmenés au rivage, mis en rangs puis fusillés dans le dos. Les morts furent jetés dans le fleuve dans des trous de la glace. Encore des semaines et des mois plus tard, des corps furent retrouvés sur les rives du Danube.

Fin 1943, la Hongrie se montra frileuse et commença à négocier une reddition avec les Alliés, mais rapidement, les troupes allemandes occupèrent le Pays. Les dirigeants fascistes et antisémites hongrois collaborèrent avec les nazis et mirent en route l'anéantissement de 400 000 juifs hongrois et leur déportation à Auschwitz.

Peu de temps après, nous avons reçu une lettre portant la date de notre déportation.

Durant le long trajet à Auschwitz, je fus pris d'une violente colère. Comment est-ce que tout cela avait pu arriver? Je pensais que rien au monde ne pouvait être pire que d'être expulsé de son foyer, arraché à son quotidien et privé de la possibilité d'agir d'après sa propre volonté – rien que pour être tué.

Cette colère m'aida à survivre les horribles conditions dans les camps, presque jusqu'à la libération. Je crois que cette colère devint ma stratégie de survie, elle allait longtemps fonctionner.

Notre train partit dans la soirée et nous arrivâmes le soir du lendemain à Auschwitz. Je pénétrais un autre monde: l'enfer sur terre.

Je n'ai jamais revu mes grands-parents. Après la sélection, ils furent emmenés au crématoire. Je voyais les hautes cheminées fumantes. Un des kapos me dit en yiddish: « Ne vous en faites pas, vous n'allez pas rester longtemps ici. Vous allez vous échapper par la cheminée. »

Le pire était les épouvantables appels du matin. Les détenus devaient rester debout pendant des heures, parfois toute la journée, avant que le compte ne commence. Les malades furent arrachés de leurs châliots pour participer à l'appel. Même ceux qui étaient décédés dans la nuit devaient être portés dehors et mis en rang pour qu'ils puissent être comptés.

Ensuite, nous étions harcelés durant des heures avec ce que les kapos nommaient le « sport » : un certain nombre d'exercices, même des meurtres, inventés spontanément par des SS ou des kapos.

Le système nazi était conçu de telle manière que les rations alimentaires suffisaient à maintenir un détenu en vie trois mois en moyenne. Après, il devait mourir de faim pour faire de la place aux nouveaux arrivants.

Puis s'ensuivirent des mois de travail dur et mortel à Auschwitz et plus tard à Wüstegiersdorf, un camp de travail non loin de là. Porter de lourds rails nuisit gravement à mon dos. En janvier 1945, Auschwitz fut évacué. 60 000 détenus durent marcher vers l'ouest et formèrent la tristement célèbre marche de la mort d'Auschwitz de l'hiver 1945. Mon groupe se dirigea vers le camp de Bergen-Belsen, situé à 800 kilomètres. Je n'avais ni manteau ni couverture. Les SS nous traitaient cruellement. Nous ne marchions plus, nous devions courir. De temps en temps, nous entendîmes des coups de feu. Les SS avaient l'ordre d'abattre ceux qui ne pouvaient plus suivre le pas.

A l'aube, nous étions à cent lieues d'Auschwitz. Environ tous les 50 mètres, des morts gisaient dans les fossés, ainsi que des couvertures abandonnées. J'en pris deux et aussi une paire de chaussures en bon état. Des 60 000 détenus en route d'Auschwitz vers l'ouest, un tiers mourut – près de 20 000 hommes et femmes. Pour ceux qui étaient encore en vie, cette marche signifiait qu'ils arrivèrent dans divers lieux à l'ouest de l'Allemagne affamés, couverts de gelures, épuisés.

Le pire sort advint sans doute au plus grand groupe dans lequel je me trouvais. Avec environ 10 000 personnes, nous arrivâmes finalement à Bergen-Belsen. A ce moment-là, 50 000 détenus étaient entassés derrière les barbelés, sans nourriture sans eau. La typhoïde s'était déclarée ; des centaines de détenus mourraient chaque jour. Ma chance fut que les SS avaient toujours besoin de détenus en état de travailler. Après quelques jours à Bergen-Belsen, une sélection fut organisée pour choisir 500 volontaires en « bonne » condition. Cela voulait dire: ceux qui étaient encore en état de se tenir debout ou de marcher. Ils avaient besoin de main d'œuvre. Sans hésiter, je me portai volontaire.

On nous emmena à une gare bombardée pour ramasser les débris, dans les environs de la jolie ville de Hildesheim près de Hanovre. Notre travail consistait à retirer les wagons des rails afin qu'ils puissent être réparés et être utilisés pour des transports allemands vers le front ou ailleurs. Nous travaillions en petites équipes. Chacune d'elles travaillait dans un secteur spécifique où étaient nettoyés les wagons de l'intérieur et de l'extérieur. Nos bêtes percèrent maintes couches de gravats pour dégager les entrées des wagons. Mon groupe découvrit de grandes quantités de sucre brûlé à l'intérieur du wagon. Je crois que j'en ai mangé plusieurs kilos. D'autres groupes tombèrent sur des wagons contenant du beurre et mêmes des œufs. Il nous était défendu de quitter nos places de travail avec des aliments, mais nous le faisons malgré tout. Risquant nos vies, nous les cachions sous nos pyjamas pour pouvoir les échanger le soir. Si on nous avait découvert, on aurait été fusillé.

Le sucre était un bien précieux. Le troc avec les aliments dura plusieurs nuits pour rallonger nos vies de quelques précieux jours. Un jeune yougoslave qui avait caché une boîte de sardine fut découvert et fusillé par un gardien SS seulement à quelques centimètres de moi. Je portais sur moi quelques kilos de sucre dans mon pyjama pour pouvoir les troquer plus tard. Mon visage était couvert de sang et de la masse du cerveau du garçon.

Un jour, j'entendis un étrange bruit au-dessus de moi et je me rendis compte que le ciel était plein d'avions. 280 bombardiers Lancaster avaient été dirigés vers Hildesheim, pour détruire et incendier la ville. Ils firent tomber 400 tonnes de bombes hautement explosives et en plus 600 tonnes de bombes incendiaires. Cela ne dura que quelques secondes. A un moment, nous travaillions encore tous près des wagons, puis tout à coup, tout et presque tous autour de moi étaient en flammes... Aussi bien les détenus que les gardiens allemands. Les bombes tombaient à côté de moi quand je sortis en courant de la gare.

Le groupe de mes gardiens couraient vers un abri antiaérien voisin. Une minute plus tard, il fut touché par une grande bombe qui tua tous les soldats allemands et SS. Pendant deux jours, nous dûmes sortir les corps des allemands tués des maisons toujours en flammes et déposer chaque corps devant l'entrée de la maison d'où nous les avions sortis, afin de faciliter leur identification. Les corps brûlés étaient gonflés et non identifiables. C'était étrange d'effectuer ce travail côte à côte avec les Allemands.

De Hildesheim, mon groupe dut marcher jusqu'à Ahlem, un camp de concentration près de Hanovre. Nous devons travailler dans une mine d'amiante souterraine que les SS voulaient agrandir pour en faire un dépôt de munition qui serait – par sa profondeur – protégé des attaques aériennes. Ce fut une course contre le temps et ce travail devait être accompli le plus tôt possible, alors les gardiens SS fous nous faisaient avancer de manière hystérique. Les kapos tuaient sans merci et décimèrent mon groupe afin de terminer le projet. A ce moment-là, les Allemands devaient savoir que la guerre était perdue. Mais malgré tout, en mars 1945, nous construisions une usine souterraine de munition pour continuer la guerre.

Ahlem fut évacué le 6 avril 1945 et je quittai le camp pour entamer une deuxième marche de la mort vers Bergen-Belsen. Des centaines de détenus malades et agonisants furent laissés au camp, voués à la mort.

Seulement 400 détenus de notre grand groupe parvinrent en vie à Bergen-Belsen : Les autres ne purent pas suivre cette marche forcée et furent abattus par les gardiens SS.

Lorsque je franchis pour la deuxième fois l'entrée de Bergen-Belsen, je dus constater que j'étais de retour dans un monde d'horreurs inimaginables, pires que tout ce que j'avais vécu auparavant. Je sentais que dans l'état où j'étais, cela signifiait la fin. Plus de 15 000 cadavres gisaient partout, sans être inhumés. Dans certaines baraques, ils étaient empilés en hauteur jusqu'au toit ou ils débordaient par les portes. Ils étaient partout, à perte de vue. Après notre arrivée, il y eut encore beaucoup de morts, tous les jours.

Entre les cadavres sur le sol se trouvaient aussi des centaines de „Muselmänner“, des esclaves qui se trouvaient en état de demi-conscience à quelques heures ou minutes de leur mort – ou qui l'étaient déjà. On ne pouvait plus dire qui était mort ou encore vivant parce que leurs yeux étaient ouverts. Je ne sais pas si, quand on meurt de faim, les yeux restent toujours ouverts. Il m'est impossible de décrire ces derniers jours : La misère humaine poussée à l'extrême, la souffrance, la décomposition, la mort et l'humiliation.

Les SS savaient que la guerre était perdue pour eux et ils essayaient, de manière hystérique, d'effacer les traces de leurs crimes. Les kapos reçurent l'ordre de jeter les corps, qui gisaient partout, dans les grandes fosses communes. Pendant quelques jours, ce fut un cache-cache diabolique entre les kapos et les rares détenus qui étaient encore en état de bouger. Ceux qui furent attrapés durent, à deux, porter un cadavre et le trainer vers les fosses. Nous devions déchirer des couvertures en minces bandes pour attacher les bras et les jambes des morts et les tirer ainsi vers les fosses. Le bruit du claquement des os sur le sol rendait fou. Jusque tard dans la nuit, je fus contraint encore et encore de porter des corps. A la fin de cette journée je savais que je ne survivrais pas un jour de plus.

Quand on nous remmena à nos baraques, tard dans la nuit, je m'assis sur le sol dans la partie recouverte de morts et de « Muselmänner ». Je restais immobile, feignant d'être un « Muselmann ». Quand tous les groupes furent de retour dans leurs baraques, il faisait nuit noire. J'attendis des heures sans bouger, puis je rampai vers la prochaine baraque, elle était remplie de morts. Je grimpai alors sur le haut du tas de cadavres, qui atteignait presque le toit. Arrivé en haut, je me suis endormi.

J'ai dormi un jour ou deux, peut-être plus. À mon réveil, j'aperçus par la fente d'aération plusieurs jeeps britanniques qui s'approchaient prudemment de ma baraque. J'étais libre.

S'ensuivirent des séjours hospitaliers, puis quelques mois de convalescence en Suède. Au retour en Yougoslavie, je retrouvai ma mère qui était revenue avant moi de Mauthausen où elle avait été libérée par l'armée américaine.

Je trouvai un premier emploi en Yougoslavie, je reçus même une médaille de Tito en personne. J'ai terminé mes études et émigré en Israël. En 1955, je connus ma chère Anitta, avec laquelle je mène depuis déjà 62 ans une vie de workaholic maniaque pleine de créativité et de création. Sans elle, je ne serais pas ici aujourd'hui.